

fallait préparer le cercueil immédiatement et procéder à l'enterrement aussitôt que les réglemens le permettraient. Très peu de personnes furent donc admises à voir le baron avant qu'il fut déposé dans son cercueil, et ceux qui eurent cet avantage auraient voulu ensuite, pour beaucoup, qu'on le leur eût refusé.

Toutes les mesures suggérées par Vargat furent ainsi considérées comme très-naturelles et exécutées avec une promptitude dont il eut lieu d'être satisfait.

Le duc de Flamanville apparut à la Tour-Blanche quelques heures après son retour au château. Il se montra prodigue,—pour lui,—dans ses expressions de sympathie et de condoléance à l'égard d'Hélène et lui offrit ses conseils et ses services jusqu'au jour où elle serait sortie des tourments inévitables, dans la circonstance où elle se trouvait.

Il lui témoigna, en outre, quelques attentions délicates, quoique la mort fût dans la maison : et nous devons dire que ces attentions ne furent pas perdues pour Hélène, qui les accepta, le cœur ému, et qui, en dépit de son chagrin simulé, lui laissa voir qu'elle n'y était pas indifférente.

Béatrice,—la pauvre petite Béatrice, était confiée, par la volonté de son père, à la garde et aux soins d'Hélène, car M. de Romilly n'avait eu ni le temps ni l'occasion de modifier son testament. On l'envoya chercher à la pension où elle avait été placée, pour qu'elle put assister aux funérailles de son père, et l'on fit venir également le jeune Raoul de Romilly.

Tous deux arrivèrent presque ensemble, et, malgré leur jeunesse, ils sentaient vivement la perte qu'ils avaient faite.

Raoul supporta le coup avec un courage et une fermeté qu'on n'aurait pas osé attendre de lui, quoique ses traits contractés et la pâleur de son visage laissassent deviner combien amèrement il pleurait son oncle ; mais la pauvre petite Béatrice fut longtemps inconsolable. Hélène eut bien du mal à lui rendre un peu de calme, malgré tous ses efforts, car les explosions de douleur de l'enfant étaient comme autant de poignards qui lui frappaient le cœur et dont elle n'aurait été que trop contente d'être délivrée.

Ces quelques jours furent terribles pour Hélène. La présence du corps sous le toit qui l'abritait ; les allées et venues des personnes qu'on voit toujours en pareille occasion et qui ne manquaient pas de s'entretenir de la mort mystérieuse de M. de Romilly ; l'air sombre et lugubre des domestiques, depuis la femme de charge jusqu'à la dernière servante de la maison ;—leurs mouvements lents et sans bruit : les sombres tentures ; la demi-obscurité des appartements ; les gémissements incessants de Béatrice et le silence de Raoul, qui ne parlait à personne autre qu'à elle, et encore par monosyllabes : tout cela, joint aux pensées qui bouillonnaient dans son cerveau, la mettait presque hors d'état de s'acquitter des devoirs qui lui incombaient.

De quelque côté qu'elle se tournât, des signes de mort frappaient ses yeux ou des sons étouffés, indiquant le voisinage du tombeau, arrivaient à son oreille. L'air même paraissait imprégné de cette odeur étrange qu'on ne respire qu'autour des morts. Les bontés que M. de Romilly lui avait prodiguées, lui revenaient en foule à l'esprit, et, au milieu des reproches que lui adressait sa conscience, elle ne pouvait se défendre de l'idée qu'elle avait perdu son plus sincère ami. N'importe comment était arrivé le malheur, elle s'avouait, dans son for intérieur, que le coupable, c'était elle.

Elle lutta contre ces réflexions accusa-

trices et les horribles influences dont elle était assaillie de toutes parts. Pour s'y soustraire, elle fixa ses regards sur une couronne qui semblait flotter dans l'air, à la portée de sa main, qui tantôt tournait en cercle autour d'elle et tantôt s'agitait au-dessus de sa tête, comme un insecte aux ailes d'or attendant le moment favorable de se poser sur son front.

Ce fantôme et la superbe position qu'on lui avait promise, aidèrent à la soutenir dans cette épreuve. Ils l'aidèrent à conserver un air calme, à recevoir tout le monde et à écouter, sans trop d'émotion, les observations que se permettaient les uns et les autres et qui, quoique faites innocemment, ne laissaient pas que de la frapper jusqu'au fond du cœur.

Mais, de tous les jours, le plus cruel fut celui où eurent lieu les funérailles.

A la suite des bâtiments qui formaient le château de la Tour-Blanche, il y avait une antique chapelle, sous laquelle était une crypte où reposaient les cendres des ancêtres de M. de Romilly et les restes de sa femme bien-aimée, la mère de Béatrice. C'est dans cette chapelle que devaient être dites les prières et c'est dans cette crypte que devait être déposé le corps.

Le duc de Flamanville, qui s'était mis en communication avec le notaire du baron, nommé Darville, et avec l'intendant, avait donné ses vues sur la manière dont la cérémonie devait être conduite ; et, quoique Hélène eut exprimé le désir que les choses se fissent simplement, il avait tout arrangé pour que l'enterrement fut pompeux.

Toutes les personnes du voisinage ayant quelque importance furent invitées, et tous les tenanciers du château ne manquèrent pas de venir. Beaucoup qui se seraient abstenus en d'autres circonstances vinrent, attirés par la nature mystérieuse de la mort de M. de Romilly, et ce ne fut pas sans effroi qu'Hélène vit réunie dans le parc une foule si considérable, alors qu'elle avait espéré qu'il n'y aurait de présents que les gens de la maison et les personnes qui avaient un intérêt immédiat à la cérémonie.

Mais le duc de Flamanville en avait ordonné autrement.

Hélène se trouva occuper, avec Béatrice et Raoul, la première place, et les regards se portèrent d'autant plus sur elle que, durant toute la cérémonie, il lui fallut prendre soin de Béatrice, qui ne cessait d'être dans un état d'évanouissement.

Le corps avait été placé dans la grande salle en bas et c'est là que la procession se forma.

Les fermiers prirent la tête et furent suivis par l'intendant et divers agents du baron. Puis venaient, avec tout le cortège, le chapelain, qui était en même temps le curé de la paroisse voisine, et le cercueil, que portaient huit hommes, tous tenanciers de M. de Romilly.

Derrière le cercueil, marchait la petite Béatrice, à présent orpheline, absolument soutenue par Hélène, dont le bras entourait sa taille et dont les lèvres, placées presque à son oreille, lui murmuraient des paroles de consolation et de tendresse.

Cette partie de son devoir n'était certes pas la moins douloureuse. Elle savait que cette enfant charmante et si délicate, sur le visage de qui tombaient ses larmes, devait mourir pour qu'elle arrivât à l'élévation qu'elle convoitait, et elle ne pouvait se dissimuler qu'il y avait quelque chose d'horriblement satanique dans les consolations et dans les démonstrations de tendresse qu'elle lui prodiguait. Mais elle savait que tous les regards étaient fixés sur elle et qu'elle devait jouer son rôle jusqu'au bout.

La tenue de Raoul était remarquable ; il marchait seul, d'un air ferme, fier et hautain. Quoiqu'il souffrit affreusement, son agonie n'était visible qu'à la pâleur de son visage et aux deux anneaux rouges qui entouraient ses yeux et qui prouvaient que, quoique pas une larme ne mouillât en ce moment ses paupières, il en avait versé de bien amères dans le silence de sa chambre.

Tout jeune qu'il était, il semblait proclamer, par son air et ses manières, qu'il se donnait pour mission de découvrir le complot qui avait conduit prématurément son oncle au tombeau et de châtier le meurtrier.

Après lui, et avec une réelle ostentation, quoiqu'elle fût parfaitement calme et froide, venait le duc de Flamanville, derrière lequel étaient rangés en foule les habitants du voisinage. Les domestiques de la maison fermaient le cortège.

En arrivant à la chapelle, Hélène, bien qu'elle tint dans ses bras Béatrice à demi évanouie et qu'elle eut sa joue posée contre la sienne, se retourna pour voir si elle apercevrait Vargat, qui avait dû prendre place auprès du notaire ; mais elle eut beau chercher, elle ne le vit pas.

Elle ne douta pas qu'il ne fût dans le cabinet de M. de Romilly ou dans son propre appartement, à la recherche de papiers,—peut-être des clefs dont elle s'était emparée ; mais elle les avait cachés dans un lieu si secret, qu'elle était certaine qu'il ne pourrait les découvrir. Elle ne pouvait imaginer quel était son but en agissant ainsi. Elle avait la certitude qu'elle n'avait rien à craindre de lui, et cependant son absence l'inquiétait.

Enfin, le cercueil fut descendu dans le caveau, et elle éprouva un soulagement quand elle vit la cérémonie finie.

Mais au moment où la foule s'éloignait, elle s'aperçut que Béatrice s'était évanouie dans les bras de Raoul, qui se trouvait près d'elle, en voyant descendre le cercueil ; et, à l'instant où elle allait la relever, une personne vint passer à côté d'elle et se plaça sur le bord du tombeau.

Elle entendit un murmure étrange de voix, et ce murmure fut suivi d'un éclat de rire moqueur, diabolique.

Elle tourna les yeux et elle vit une grande femme, couverte de haillons, dont la figure était jaune et maigre, et qui, ses longs cheveux noirs en désordre, gesticulait d'un air insensé.

—Ha ! ha ! ha ! criait-elle : fous que vous êtes, victimes complaisantes d'une imposture habilement ourdie ! le baron de Romilly n'est pas mort ; il vit pour endurer les tortures que lui infligera ma vengeance.

Immédiatement, douze mains la saisirent et l'entraînèrent hors de la chapelle, malgré ses cris et ses tentatives de résistance.

—Ce n'est que la folle Rachel, murmuraient plusieurs voix.

Personne ne fit attention à ce qu'avait dit la folle Rachel.

Personne, excepté Hélène ! Les paroles de cette femme parurent la frapper d'une crainte étrange, d'une sorte de paralysie. Non pas qu'elle attachât aucune croyance aux assertions de cette folle, car Hélène était bien convaincue que c'était le corps de Romilly qu'on venait de descendre dans le tombeau. La seule chose dont elle doutait, c'est qu'il fût bien uniquement mort de la blessure que lui avait faite le coup de pistolet.

Mais elle n'eut pas le loisir de se livrer à ces réflexions, car l'état de la pauvre Béatrice était le sujet de l'anxiété générale. L'intendant, qui était un homme fort, la souleva dans ses bras et la porta dans sa chambre, où elle fut suivie par Hélène, qui